

- « - Je me sentis porté.
- Par une force hors de toi?
- Oui.
- Où était-elle, cette force?
- En moi. ».

Jean Genet

DES PORTES

Mémoire critique de Laure Mathieu

Note avant de débiter

D'après ce que j'ai compris, l'exercice du mémoire critique peut être pris comme une sorte de questionnement autour de la manière dont on fabrique nos lectures. En témoigne l'exercice préparatoire de la bibliothèque idéale, où il s'agissait de présenter un ou une auteure pour tel ou telle raison, en postulant que si nous l'amenions, si nous lui laissions une part importante au sein de notre bibliothèque, c'est qu'il dessinaient un portrait de nous lisant, un nous au négatif. Renverser l'écrivaine (écrivante?) du côté de la lectrice, définir par son activité un intérêt profond qui l'agiterait, un intérêt qu'elle aurait à défendre de manière exigeante et documentée. Faire de la phrase de Goethe « il est aussi difficile de lire un bon livre que de l'écrire », une réalité. Check.

Alors je me suis questionnée sur ce que pouvait vouloir dire ce portrait de moi en lectrice, portrait de lisante. Ce n'est pas vraiment évident car j'ai une très mauvaise mémoire, et très peu de souvenir de ce que je lis, en général. De toute ma vie, je n'ai su retenir que quelques phrases par cœur. Elles forment les valeurs sûres, les pilastres de mon esprit. Il y a la phrase de Pascal, « Par la taille, l'univers me comprends et m'engloutit comme un point. Par la pensée, je le comprends ». Je l'ai lue à 17 ans pour le programme du bac. Je ne l'oublierai jamais, je pense. La répétition du mot « comprends » me semblait une sorte de merveille de technologie, vraiment, un bijou de la théorie. Encore aujourd'hui cette question m'obsède : des phrases, des textes, il s'avère que j'aime lorsqu'elles contiennent des mots qui se répète différemment, comme si le même mot prenait un éclairage différent selon la manière dont on le regarde. J'aime cette idée que le mot (et sa réception) soient directement travaillé par ce qui l'entoure, par le paratexte, l'environnement, le regardeur. Cette dépendance, cette faiblesse du langage qui a besoin de lui même, de se dédoubler pour s'expliquer et qui est en même temps sa force, car il recèle son propre double fond, ses propres logiques qui ne sont pas toujours visibles au premier coup d'oeil.

C'est le cas chez Peter Szendy, dont le livre « *Le supermarché du visible* »¹ est curieusement agencé sous forme de jeux de mots qui glissent les uns dans les autres.

¹ Peter Szendy, *Le Supermarché du visible : essai d'iconomie*, Paris : Ed. de Minuit, 2017

Dans le court chapitre « *Point d'échange, ou image-dette* »², le théoricien du cinéma adopte par exemple une trajectoire presque funambule entre différents mots qui lui servent de points d'entrées pour développer sa pensée. On part du terme « *échange* », pour expliquer une situation de réciprocité qu'on rencontre dans *Mon oncle* de Jacques Tati, celle de deux personnes qui se rencontrent dans une rue et se déplacent l'un en même temps que l'autre pour laisser à l'autre la place de passer. Cette situation, appelée situation échangiste, devient la matrice pour penser le « *point d'échange* », un lieu de réciprocité cinématographique où une image en vaut une autre, un mouvement vaut son contraire. Ce point d'échange étant transfiguré dans le duel de western, où la caméra, alternant les plans d'acteurs, montrant la simultanéité, l'échangeabilité d'une situation, uniquement brisé par le shot, qui désigne à la fois le coup de feu et la prise de vue, etc. Ce n'est pas le fond de la théorie de Szendy qui m'intéresse ici, mais bien son mode de fonctionnement, par glissement sémantique, si près de la langue qu'elle semble être son outil de réflexion, d'une manière presque psychanalytique, cette langue qui comme des rêves contiendrait des liens qu'il s'agirait d'activer, de mettre en mot. Il montre combien certains champs sémantiques sont liés et d'une façon étrange; celui de la parole et de l'argent, celui de la prise de vue et de la chasse, celui de l'image et de l'économie.

Il y aurait comme des échangeurs dans la langue, des points de jonction entre des mondes qu'on ne relierait pas naturellement. C'est une étrange question que la polysémie, le double sens, car elle nous place devant les contradictions propres au langage en tant qu'outil, un peu comme un mécanicien face à un moteur inconnu dont il faudrait saisir les rouages pour ressentir la panne. Car tout part de la contrainte initiale : il y a un nombre quasi illimité de choses, et un nombre limité de mots pour les exprimer. Il y aura des sacrifices pour que le langage nous soit utile, pour que l'on s'y retrouve, pour que l'on ait notre compte d'efficacité. Et ce moteur, actualisé en permanence par ses usagers, ses utilisateurs, s'auto-organise, s'auto-réforme ou se délite depuis des millénaires. Or l'observation des polysémies nous révèle cette étrange évolution. Elle trouve son paroxysme dans certains mots dont l'orthographe abrite un sens et son contraire au sein de leur propre orthographe, autrement appelée l'énantiosémie. C'est le cas pour le mot « hôte » qui contient à la fois l'accueilli et l'accueillant, par exemple, ou le mot « personne » qui passe de l'un au zéro. Cette équivocité semble évoluer dans les bordures du langage, cet étrange marteau agencé collectivement. Le mémoire qui va

² in Peter Szendy, *Le Supermarché du visible : essai d'iconomie*, Paris : Ed. de Minuit, 2017

suivre est une tentative d'enquête à l'intérieur de ces limites, de ces bords de sens. Elle commence le 19 août 1935, dans un élégant bureau de Princeton.

Entrée au bureau

Le 19 août 1935, Erwin Schrödinger entre dans son élégant bureau de Princeton, New Jersey. Avant de s'attabler à son secrétaire d'acajou, il prend soin de fermer la porte afin de n'être point dérangé dans la tâche qui lui incombera toute l'après-midi. Elle promet d'être amusante : il s'agit de répondre à la lettre qu'Albert Einstein lui adressa le 8 août dernier, à propos de son interprétation de la fonction d'onde par Max Bloch. De 10 ans son aîné, Albert connaît depuis bien longtemps le quarantenaire, l'ayant pour ainsi dire initié à la découverte des sous-couches orbitales. Cette familiarité n'est pas sans expliquer le ton légèrement cavalier avec lequel le prix Nobel à la langue pendue, gratifié entre autre de la distinction de Copley, Max-Planck et fraîchement médaillé Franklin s'adresse à lui dans la lettre. En deux mots, pour la faire courte, dans sa lettre, Albert tente d'attirer son attention sur le caractère contre-intuitif de l'équation concernant les états quantiques du monde microscopiques, et particulièrement dans le cas de ce qu'il avait baptisé un état « superposé », c'est à dire lorsque qu'une fonction d'onde ne se contente plus d'être A ou non-A, mais superpose les états A et non-A. Erwin, à qui Albert n'apprend rien, élabore alors une fiction qui fera date dans l'histoire de la physique. En effet, le 19 août 1935 à 17H55, Erwin Schrödinger invente son chat.

Le chat

Imagine un chat dans une boîte. Bon, c'est un chat de physicien, son existence est donc particulière, ce n'est pas à proprement parler une existence de rêve malgré son idéalité. À vrai dire, c'est plutôt ce qu'on pourrait appeler un misérable matou, la lubie d'un chercheur crucifiée sous l'autel de l'exemple. Il est enfermé pendant une durée qui varie d'une minute à toute sa vie selon les velléités des scientifiques qui l'éprouvent. À ses côtés, point de gamelle remplie de croquettes et de tendresse, point de conceptuels arbres à moumoute pour grimper et faire ses griffes, point de *fancy* couffin. Ses seuls compagnons de boîte sont : un atome d'uranium, se désagrégeant lentement, un compteur geiger relié à un interrupteur qui active un marteau, en direction d'une fiole contenant un gaz toxique dont l'inhalation conduira notre ami félin à une mort certaine et

douloureuse. J'aimerais ici qu'on prenne un temps pour réfléchir à la détresse qui habite le cœur de nos chercheurs. Bien. Nous pouvons maintenant revenir au cadre que nous avons fixé pour tirer les conclusions de notre petite affaire. L'idée bien connue qui sous-tend l'expérience est qu'après 10 minutes de présence de l'atome d'uranium, celui-ci a une chance sur deux de s'être désintégré. L'interrupteur a donc 50% de chance d'avoir été activé, menant irrémédiablement le chat à la mort, mais aussi 50% de chance de n'avoir pas été activé, lui laissant par là même la possibilité d'avoir lui aussi une vie, la simplicité d'une vie auquel tout chat se doit d'aspirer, féconde en caresses, pleine de siestes et de poursuites de petits objets accrochés au bout de tige de bois souples. Pour l'instant, lorsque nous sommes projetés à l'extérieur de la boîte, nous n'avons aucun moyen de savoir ce qui s'est passé pendant ces dix minutes et dans quel état nous retrouverons notre chat. Une fois que nous aurons ouvert la porte, la main tremblante dans les gants de notre combinaison anti-radiation, alors seulement, nous connaissons l'état du chat, qu'il soit mort, ou vif.

Dans sa lettre, Schrödinger pense ce dispositif conceptuel, cette expérience de pensée, comme paradigmatique de ce qu'il se passe dans la physique quantique. L'idée est qu'à l'échelle quantique, l'observation d'une particule va provoquer son changement d'état, soit en état de désintégration, soit en état intact. La conclusion de Schrödinger n'est pas (on pourrait le penser et on le lit parfois dans des articles de vulgarisation) que dans notre expérience, le chat est à la fois mort et vivant tant qu'on ne l'a pas observé, c'est à dire tant que la porte, qui joue un rôle crucial dans cette affaire, reste fermée. Au contraire, l'accent est mis sur la différence entre les deux cadres et l'impossibilité de transcrire cet état particulier ; il s'agit de tirer la conclusion que dans le cadre quantique il faut reconsidérer tous nos préjugés. Le chat est tributaire de son échelle macroscopique d'être vivant dans un monde qui obéit à certaines règles, tandis que la fonction d'onde, elle, évolue dans un monde bouleversé où les deux états sont possibles. Ce qui est intéressant, c'est que cela renverse la question qui n'est désormais pas " comment est-ce possible dans le monde quantique ? " mais " *comment est-ce impossible dans le monde réel ?* ».

Savoir ouvrir et fermer

Oui, contrairement à d'autres physiciens, Schrödinger stipule que dans le monde macroscopique une chose ne peut pas être simultanément dans deux états contraires. Il nous est très difficile, voire impossible d'imaginer que dans cette boîte, un chat est à la fois mort et vivant. L'ambiguïté n'est pas intégrée par notre expérience, ou par notre conscience. C'est d'ailleurs une valeur sûre que la sagesse populaire a à cœur de défendre. Petite, alors que je ne m'intéressais que peu aux problèmes de courant d'air ou de prix du gaz, ma grand-mère me poursuivait avec sa sagesse proverbiale en ponctuant chacune de mes entrées par la phrase « Une porte est ouverte OU fermée ».

On ne peut pas être ouverte ET fermée. Bien évidemment, aux petits malins qui croiraient bon de répliquer qu'entrouverte existe, je ne peux qu'objecter : tu dois savoir que lorsque je dis « j'ai fermé la porte » tu peux passer une journée avec la satisfaction tranquille de savoir que j'ai fermé la porte, et non t'inquiéter de ce que j'entends vraiment par là et quelle est mon interprétation du concept d'ouverture. Ce n'est pas une coquetterie mais le nerf de la guerre. L'information est nette, délimitée. Ici bas, dans le monde macroscopique, une porte est ouverte ou fermée. C'est une question de logique : si l'état 0 exclut l'état 1, alors on ne peut coder que des 0 ou 1.³ Cette simple distinction nous permet de comprendre le réel, elle est, à notre échelle, puisqu'elle ne l'est visiblement pas à toutes, une fiction commune qui donne au monde son cadre, ses sensibilités, sa manière d'être approché et de se dérouler sans trop d'accroc. Mais revenons aux portes.

La mort de Raymond

À peine deux ans avant que Schrödinger élabore son expérience de pensée dans le secret feutré de son bureau, le 14 juillet 1933, l'écrivain Raymond Roussel est retrouvé

³ Pour aller plus loin dans cette idée, on pourrait évoquer l'idée que ce principe fait partie des axiomes élémentaires de la logique, et dépend de trois grands principes : le premier est le principe d'identité : soit $A=A$, une chose considérée sous le même rapport, sera toujours identique à elle-même. La deuxième est le principe de contradiction $A \neq \text{non}A$, c'est à dire la loi logique qui interdit d'affirmer et nier le même terme ou la même proposition. Le troisième principe est le principe du tiers exclu, qui énonce qu'ou bien une proposition est vraie, ou bien sa négation est vraie. Par exemple, Socrate est vivant ou mort, et la porte est ouverte ou fermée et il n'y a pas de cas intermédiaire entre ces deux états, tous les autres cas de figure ayant été exclus. Schrödinger et ma grand-mère, en refusant au monde macroscopique la possibilité d'être en deux états contradictoires en même temps, obéissent simplement à cette logique la plus classique.

mort au Grand Hôtel et Des Palmes de Palerme, dans la chambre où il loge depuis quelques semaines. La cause de la mort de l'auteur de *Locus Solus*, ou des *Impressions d'Afrique* n'est pas vraiment claire - bien qu'on sache qu'elle ait été provoquée par une ingestion excessive du barbiturique « Sonéryl », un somnifère puissant. La logique voudrait qu'il s'agisse d'un suicide ; en effet, quelques jours plus tôt, Raymond avait tenté de se trancher les veines avec un rasoir, tentative qui s'était heurtée tout à la fois à la connaissance des gestes de premiers soins de son majordome, Tomasso Orlando di Gaetano, et à la trousse à pharmacie de Charlotte, la mystérieuse gouvernante qui habitait la chambre voisine de Roussel. C'est cette même Charlotte que l'enquête — menée tambour battant par la police mais suivie par le gratin littéraire italien — révéla comme adjuvante principal de Raymond dans ses loisirs pré-mortem. Elle l'aida notamment à écrire le journal intime de ses derniers moments, inscrivant jour après jour la dose toujours croissante de substances diverses qu'il s'envoyait dans le ciboulot, à la recherche, on l'imagine, non de la mort, mais d'une extase certaine. Cette recherche, ainsi que l'abus régulier de somnifères depuis quelques années, caractéristique de l'addiction, nous inviterait au contraire à considérer son décès comme accidentel. Une overdose, l'homme ayant poussé tout simplement le curseur du plaisir un peu trop loin. Au fond, l'ambiguïté de la mort de Raymond Roussel, perçue tout à la fois comme un accident ou comme suicide, n'importe que peu pour notre histoire. Tout au plus son caractère ambigu vient préfigurer le reste de notre affaire, en exposant un signifiant, la mort, qui revêt l'un signifié ou l'autre (suicide, accident) se retournant sur eux-même comme un gant. Ce n'est que parce qu'elle attise le mystère d'un autre élément qui pour beaucoup ne fut qu'un détail, mais que Foucault sut reconnaître comme crucial dans l'essai qu'il consacra à l'œuvre de Roussel, que nous retraçons modestement ce récit décousu. Celui-ci tient en quelques mots, qui posent l'énigme : comme moi, Raymond n'aimait pas fermer les portes. Plus précisément, il était de notoriété publique que toute sa vie, l'écrivain laissa où qu'il soit et systématiquement sa porte ouverte à toutes et tous ceux qui souhaitaient y passer pour le voir vivant, bien vivant. Or, et c'est là que le bât blesse, le soir du 13 juillet 1933, Raymond Roussel ferma (et verrouilla) la porte de sa chambre avant d'y décéder.

Des états informatifs

Alors, il semble peu à peu qu'un problème se dessine. À travers le simple geste de verrouillage que fait Roussel, un étrange redoublement semble apparaître. Tout se passe

comme si notre expérience de Schrödinger semblait déplacée, presque translatée. Là où dans l'expérience au chat c'est l'observation qui venait fixer l'état de la particule, en agrégée ou désagrégée, mort ou vivant, ici, c'est la présence d'un observateur et surtout sa conscience de la situation qui va déclencher le double état de notre connaissance. En effet, en verrouillant la porte, l'écrivain nous donne à lire un certain nombre de données : s'opposant à son état habituel de porte ouverte laissant l'observation ouverte aussi, de *porte ouverte-ouverte*, donc, Roussel ne dispose pas non plus de porte fermée à l'observation fermée, une porte *fermée-fermée*. C'est un entre-deux étrange, comportant les deux états voire les quatre états indéterminés, n'en déplaise à ma grand-mère et son proverbe séculaire : la porte est fermée bien entendu, mais son intérieur reste ouvert à la déduction; la porte est donc *fermée-ouverte*, à moins que ce soit précisément sa fermeture qui ouvre au sens, quand son intérieur nous est, lui, verrouillé par les faits, nous laissant dépités devant une porte *ouverte-fermée*. Mais peut-être, en y réfléchissant, serait-il plus juste de ne pas fixer cet état superposé et de le laisser ouvert par la négation de la désignation de cet état, en qualifiant tout simplement la porte par ce qu'elle n'est pas. Laisser libre l'énonciation de ses possibilités d'être à ceux qui seront en mesure de les appréhender sans les trahir; ce serait dès lors se retrouver sur le seuil de la connaissance, oscillant entre les deux pôles que sont devenus la porte *pas-fermée-pas-ouverte* et la porte *pas-ouverte-pas-fermée*.

Des clefs

Il est assez symptomatique, presque rigolo, comme le remarque Foucault dans son livre, que cette affaire tombe sur l'écrivain de *Locus Solus*, qui s'est retrouvé dans sa vie bien moins porté, si je puis dire, vers les portes, que vers ce qui les ouvre : les clés. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à s'intéresser à ce qui se passe de l'autre côté de la porte maintenant *ouverte-ouverte* du Grand Hôtel et Des Palmes, pas loin du corps de Raymond figé dans un ultime rictus, sur le petit bureau du coin, là où entre deux montées l'écrivain aimait à travailler. À côté du carnet où Charlotte notait la nature des produits et la longueur de ses visites aux esprits de la nature, dans une serviette de cuir posée horizontalement, se trouve le dernier manuscrit de l'écrivain. Il sera plus tard publié sous le titre *Comment j'ai écrit certains de mes livres*. Dans ce petit livre, que Roussel appellera « un livre secret et posthume » Raymond révèle les techniques qui l'ont habité lors de l'écriture de ses derniers romans.

Car avant d'être le sujet de ce triste fait divers, Roussel est un écrivain français qui sombra après quelques succès de jeunesse dans l'addiction et l'indifférence. Pourtant, son dernier manuscrit n'est pas créé sous le modèle des Confessions, comme peut l'avoir fait Rousseau, c'est à dire comme un retour presque moral sur un devenir auteur, voire un devenir sujet, la construction d'une individualité propre. Au contraire, son livre nous parle plutôt de s'écarter du sujet pour se diriger vers une prétendue objectivité scientifique, de l'ordre de l'ingénierie, du brevet. « *Il s'agit d'un procédé très spécial. Et, ce procédé, il me semble qu'il est de mon devoir de le révéler, car j'ai l'impression que des écrivains de l'avenir pourraient peut-être l'exploiter avec fruit.* »⁴. Principe explicatif de ses oeuvres, clé d'une lecture cachée, secrète, qu'il dévoile alors même qu'il verrouille sa possibilité d'en faire usage à nouveau, à titre personnel du moins, puisqu'il est mort. Ce procédé, crucial pour Roussel, et qui l'aura accompagné tout au long de sa vie littéraire, se constitue autour d'une écriture à contrainte, fondée sur l'homonymie, et plus tard l'homophonie. Elle débute à partir de l'écriture de son roman « *Impressions d'Afrique* », publié en 1910.

Des doubles de clés

Le livre est fondé sur deux phrases, presque identiques. La première pose l'épilogue du roman : en Afrique, un européen fait prisonnier par une troupe de mercenaires à la suite d'un naufrage envoie des missives à sa femme sur les exactions de son chef. En langage de Roussel, cela donne : « les lettres du blanc sur les bandes du vieux pillard ». La deuxième phrase en signe l'origine, le début de l'aventure : « les lettres du blanc sur les bandes du vieux billard » ; des signes typographiques sont tracés à la craie sur les bords du tapis vert du jeu de billard, qui forment une sorte de rébus qu'il s'agit de faire deviner à ses amis, réunis pour une soirée d'été. Les deux phrases, quasi-identiques à l'orientation d'une lettre près (*billard/pillard*) , révèlent l'étrange opération de Roussel, qui consiste à passer de l'une à l'autre en l'espace d'un roman, et par ce qui semble être le trajet le plus court, en une étrange boucle repliée sur elle-même. Le procédé peut faire penser à ces fameux trous de vers, qui relient l'univers comme on replie deux points sur une feuille A4, selon l'image consacrée.

⁴ in Raymond Roussel, « Comment j'ai écrit certains de mes livres » p.3, L'imaginaire, Gallimard, 1995

Voyons ce que Foucault en dit : « *Dans l'écart infime et immense de ces deux phrases, des figures vont naître qui sont parmi les plus familières de Roussel (...) Ces prisons, ces machines humaines, ces tortures chiffrées, tout ce lacis de mots, de secrets et de signes sont merveilleusement issus d'un fait de langage : une série de mots identiques qui dit deux choses différentes. Exigüité de notre langue qui lancée dans deux directions différentes, soudain est ramenée en face d'elle-même et contrainte de se croiser. (...) Roussel ne veut pas doubler le réel d'un autre monde, mais dans les redoublements spontanés du langage, « découvrir un espace insoupçonné et le recouvrir de choses encore jamais dites. » »⁵*

Le langage quantique

L'espace qui se dessine à l'intérieur du même mot par l'écart de ses différents sens, l'espace entre la *bande* tribu, et la *bande* tissu, ou de la *lettre* missive à la *lettre* typographique, est mesuré par la longueur du récit qui peut lier les deux éléments. Il forme comme un vide qui va déterminer la taille du (et des) trajet(s) qu'il a à effectuer, l'ampleur de sa contrainte. Or plus l'écart est grand, plus il nécessite d'histoires, de tours, de détours pour le remplir - des contorsions, presque. Ainsi, lorsque les signifiants semblent superposés et contradictoires, là se découvre un espace intermédiaire plus vaste. D'une certaine manière, Roussel se propose de mesurer ces espaces sémantiques par le récit même.

Lorsque Schrödinger invente son chat, on l'a vu, c'est pour montrer que les lois macroscopiques et les lois microscopiques diffèrent, pour une raison qui nous est inconnue, qui n'est à proprement parler pas logique. En relevant les coexistences multiples dans le mot *baleine* d'un état cétacé et d'un état d'armature de soutien-gorge, de *personne* à *personne*, etc. on ne peut s'empêcher de se demander si Roussel n'explore pas quelque chose dans la sémantique qui serait de l'ordre d'une oscillation entre ces deux mondes, où l'on pourrait calculer les rapports de coexistence d'états contraires - une sorte de non-binarité qui serait propre non aux choses désignées mais au

⁵ in Michel Foucault, « Raymond Roussel » p.21, p.22, NRF, Gallimard, 1963

langage lui-même, en contradiction avec la logique aristotélicienne classique.⁶ Roussel dans tous les cas semble s'attaquer au langage en lui-même, en tant que système qui s'auto-organise, presque en dehors des choses qu'il désigne. Le fantasme d'un espace qu'il faudrait arpenter d'une manière expérimentale,⁷ une voie singulière tracée au cœur du système qui contient sa part à la fois d'abstrait et de concret, d'organisation et de hasard.

L'ère du soupçon

Peu à peu le procédé semble envahir toute l'œuvre de Roussel, ne se contentant plus d'en être le moteur initial, elle lui fournit nombre de ses images, par un système de translation qu'il désigne dans « Comment j'ai écrit certains de mes livres », sous le terme « *d'accouplement de deux mots pris dans deux sens différents* »⁸. Il en donne un certain nombre d'exemples, n'en faisant toutefois pas l'inventaire exhaustif. Plus qu'une liste, il s'agit de désigner un principe qui tiendrait le livre d'une manière sous-jacente, cachée. Ainsi, les phrases « éponymes », qui déclenchent la machine à récit, ne sont pas dites au sein du corpus en question : elles ne sont visibles qu'à travers leur mise en scène, leur

⁶ Une piste que je n'ai pas pu explorer encore concernant cette question mais qui semble cruciale pour un développement cohérent pourrait être d'explorer les travaux de Sémantique Générale d'Alfred Korzybski. Ce chercheur américano-polonais a développé dans les années 40 cette discipline à la lisière entre la sémantique et la logique, qui inspira plusieurs auteurs, et notamment Burroughs et Laborit. Elle se veut une remise en cause de la logique aristotélicienne à travers l'intégration des deux événements majeurs en sciences physique qu'ont été la théorie de la relativité et la découverte de la physique quantique. Je dois avouer que comprendre ces questionnements qui ne font pas toujours l'objet d'une vulgarisation efficace ne m'est pas aisé - généralement je passe les démonstrations... En sachant que d'énormes avancées et actualisations ont été effectuées depuis, notamment sur la question de l'ordinateur quantique et sa manière de coder des informations en non binaire (en un langage fondé l'usage de « portes quantiques »!), ce rapprochement de la sémantique et des méthodes d'écriture algorithmique pour échapper aux logiques binaires me semble plutôt fécond.

⁷ Cela peut, dans une certaine mesure, évoquer le travail de certains sémioticiens comme Bernard Decobert et Ludovic Chatenet (Du déterminisme et de la place du sujet : *Langage, autopoïèse et mémoire de formes*, Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2016). Ceux-ci s'intéressent, à partir des travaux de Francisco Varela à la manière de modéliser notre cognition et l'usage de nos mots. Dans l'article, les deux chercheurs font une comparaison de modèles de catégories récurrentes dans un discours, et de modèles de progression logiques dans plusieurs articles de presse. Les parallèles qui se retrouvent dans ces modèles conceptuels évoque l'idée d'une auto-organisation du langage, qui serait toutefois en constante évolution et relation avec l'environnement. Ils évoquent à ce titre l'idée de « proto-raisonnement ». Raymond Roussel traçant les limites de ces « proto-raisonnement » d'une manière expérimentale, en mettant en jeu la tension qui existe entre les mots qui, avec les même signifiants, explorent des signifiés de différentes catégories (par exemple, pour *bande*, la catégorie « Groupements d'éléments » ou « Élément décalant » (voir p.3 de l'article en question) et en documentant ce passage, cette transition d'une catégorie à l'autre.

⁸ in Raymond Roussel, « Comment j'ai écrit certains de mes livres », L'imaginaire, Gallimard, 1995

encodage en roman, en image, en personnage, de telle sorte à ce qu'on ait toujours un doute sur la nature de ce qui nous est montré, et son appartenance à telle ou telle contrainte hasardeuse. Peu à peu Roussel fait évoluer le procédé, en désagrégeant le langage à son unité la plus primaire : le phonème. C'est maintenant par homophonie que les appareillages sont menés : « *Je prends un exemple, celui du conte Le Poète et ta Moresque (page 121 et page 253). Là je me suis servi de la chanson « J'ai du bon tabac ». Le premier vers : « J'ai du bon tabac dans ma tabatière » m'a donné : « Jade tube onde aubade en mat (objet mat) a basse tierce.* »⁹ Par ailleurs, certaines peuvent paraître sans nécessité, elle pourraient être là ou non, elle ne naissent pas d'un besoin liée à l'histoire ou à la pensée de Roussel. Elles sont là, littéralement, par hasard : « *J'usais de n'importe quoi. Ainsi on voyait partout à ce moment une réclame pour je ne sais quel appareil nommé « Phonotypia » ; cela me donna « fausse note tibia », d'où le Breton Lelgoualch.* »¹⁰

En ce sens, le livre posthume, qui se présente comme une clef pour lire et relire son œuvre, a une fonction toute ambiguë elle-aussi. Comme le souligne Foucault, « *En donnant une solution il transforme chacun de ses mots en piège possible, c'est à dire en piège réel, puisque la seule possibilité qu'il y ait un double fond ouvre pour qui écoute un espace d'incertitude sans repos* ». La fermeture d'une porte est la révélation d'un nombre indéfini de porte à ouvrir, d'un système d'ouverture potentiel de chaque mur structurant l'écrit. L'espace clos n'existe plus : par sa révélation, il trouble le statut de chaque image, en sous-entendant son possible codage, c'est à dire encore sa relation à un ensemble qui nous échapperait. Quelque chose de l'ordre de la contamination d'un doute, d'un secret ou plusieurs secrets qui se diffuseraient que l'on en connaisse les contours, le sens, l'ampleur.

Dégrader les images jusqu'à l'entre-deux

« *Le langage de Roussel est opposé - par le sens de ses flèches plus encore que par le bois dont il est fait - à la parole initiatique. Il n'est pas bâti sur la certitude qu'il y a un secret, un seul, et sagement silencieux ; il scintille d'une incertitude rayonnante qui est*

⁹ in Raymond Roussel, « Comment j'ai écrit certains de mes livres », L'imaginaire, Gallimard, 1995

¹⁰ in Raymond Roussel, « Comment j'ai écrit certains de mes livres » p.30, L'imaginaire, Gallimard, 1995

toute de surface et qui recouvre une sorte de blanc central : impossibilité de décider s'il y a un secret, ou aucun, ou plusieurs et quels ils sont. »

C'est ce doute, ou ce flou, qui, à la manière d'un atome d'uranium dégrade les images jusqu'à ce qu'elles atteignent un double état qui soit pour nous celui d'une connaissance et en même temps une non-connaissance. Une dégradation qui semble passer par un processus d'aplanissement, chaque image devenant égale à l'autre dans sa capacité à être liée à une autre, elle-même liée à une autre, etc. L'indépendance est hypothétique (toute image pourrait être prise pour elle-même) et la dépendance hypothétique elle aussi (toute image est à soupçonner de faire partie d'une sorte de réseau poétique). Dans le *Supermarché du visible*¹¹, le philosophe Peter Szendy parle de ce statut d'interchangeabilité des images, du fait que le cinéma mette en scène des images toujours en dette avec d'autres images, la valeur d'une image étant avant tout une valeur d'échange au sein d'un système plus vaste, celui du film, de la mise en visibilité. On peut imaginer que Roussel, d'une manière qui lui est propre, utilise le médium du langage pour essayer de travailler ainsi les rapports étranges de dépendance des mots les uns aux autres, que c'est même en ce sein, en cette relation obscure de la partie et du tout, qu'il trouve sa poésie.

Conclure

Alors nous voilà ici, menés devant cette dernière porte. On se demande bien si le but était d'arriver ici, à décrypter que le plaisir de lire se trouve avant tout dans l'obscur et l'interchangeable, au prix de l'hermétisme, du décousu, voire de l'incompréhensible. Le brouillé plutôt que le clair, l'éloge de l'ombre et de l'incompréhension. Pourtant, ce n'est pas exactement le cas. Il me semble qu'il y a au cœur de ces questionnements, et dans la convocation de cette idée « d'état superposé » de se situer dans la frontière que la connaissance et la non-connaissance dessine, qui est vaste, et poreuse. Cet endroit, situé à la limite de nos capacités de comprendre. Cela m'évoque un problème auquel ont été confrontés différents chercheurs en informatique dans les années 1970, et qui a donné lieu à ce qu'on a appelé la théorie de la complexité en informatique. À l'époque, les ordinateurs qui existaient étaient extrêmement limités. Un problème qu'on pouvait écrire sur un bout de papier prenait un temps fou en calcul ; les algorithmes étaient lents,

¹¹ Peter Szendy, *Le Supermarché du visible : essai d'iconomie*, Paris : Ed. de Minuit, 2017

les données trop lourdes. De manière générale, on ne résolvait pas grand chose. Ça stagnait, ça n'avancait pas. Dans cette obscurité totale de la connaissance, qui n'est pas sans rappeler le monde de portes fermées créé par Roussel, il était difficile de se frayer un chemin - de savoir même où l'on se trouve, et par où commencer. Alors, devant ces problèmes, un logicien-informaticien, Cook, se posa la bonne question. « Est-ce que ces problèmes sont trop durs, ou est-ce nous qui sommes trop bêtes ? » se demanda-t-il, et je pris dès lors cette phrase comme principe de vie. Il entreprit une tâche étrange : explorer les limites de sa non-connaissance en triant les problèmes qu'on arrivait pas à résoudre en fonction de leur complexité intrinsèque supposée - sans, bien sûr, l'ombre d'une réponse. Mais toutefois, bientôt rejoint par d'autres, un domaine était né, et les problèmes furent triés par ordre de difficulté, les plus simplement résolubles furent rangés dans des ensembles plus grands qui les comprenaient, et ainsi de suite. Dévoilant les nuances qui existent entre le clair et l'opaque, par un tâtonnement presque procédurier, différenciant les portes *ouvertes-fermées* des *fermées-fermées*, voire des *fermées-fermées-fermées* - et ce sans même les ouvrir, mais plutôt en tournant autour. Les petites négations logiques que la polysémie entraîne sont comme un écho à un problème plus vaste, et complexe à résoudre. Celui des limites de notre esprit, de notre langage, de notre rapport au monde - et nos bien souvent vaines tentatives de comprendre quelque chose qui, en définitive, nous comprend.